

Montréal, 12 janvier 1907.

Album Universel (Monde Illustré) No 1185

XIII

TRAVAUX ASSIDUS. NOUVELLE EXCURSION DANS L'ÎLE

Je m'apercevais déjà de la régularité des saisons : je ne me laissais plus surprendre ni par la pluvieuse ni par la sèche, et je savais me pourvoir pour l'une et pour l'autre. Mais avant d'acquérir une telle expérience, j'avais été obligé d'en faire les frais, et l'essai que je vais rapporter était un de ceux qui m'ont coûté le plus cher. J'ai dit plus haut que j'avais conservé le peu d'orge et de riz qui avait crû d'une manière inattendue. Il pouvait bien y avoir trente épis de riz et vingt d'orge, et je croyais que c'était le temps propre à semer ces grains, parce que les pluies étaient passées, et que le soleil était parvenu au midi de la ligne.

D'après ce projet, je cultivai une pièce de terre le mieux qu'il me fut possible avec une pelle de bois, et, l'ayant partagée en deux, je semai mon grain. Mais pendant cette opération il me vint en pensée que je ferais bien de ne pas tout employer pour cette première fois, parce que je ne savais quelle saison était la plus propre pour les semailles; je risquai donc environ les deux tiers de mon grain, réservant à peu près une poignée de chaque sorte.

Je me sus bon gré dans la suite de m'y être pris avec cette précaution. De tout ce que j'avais semé, il n'y eut pas un seul grain qui vint à maturité, parce qu'aux mois suivants, qui composaient la saison sèche, la terre, n'ayant reçu aucune pluie après que j'eus déposé la semence, manquait de l'humidité nécessaire pour la faire germer, et ne produisit rien du tout jusqu'au retour de la saison pluvieuse, où elle poussa de faibles tiges qui dépérèrent.

Voyant que ma première semence ne croissait point, et devinant aisément qu'il n'en fallait pas demander d'autre cause que la sécheresse, je cherchai un autre champ pour faire un autre essai. Je bêchai donc une pièce de terre près de ma nouvelle métairie, et je semai le reste de mon grain en février, un peu avant l'équinoxe du printemps. Cette semence, ayant les deux mois de mars et d'avril pour être humectée, poussa fort heureusement et fournit la plus belle récolte que je pusse attendre; mais comme cette seconde semaille était seulement un reste de la première, et que, n'osant pas la risquer tout entière, j'en avais épargné pour une troisième, elle ne donna qu'une petite moisson qui pouvait monter à deux picotins, l'un de riz, l'autre d'orge.

Mais l'expérience que je venais de faire me rendit très habile sur ce point: j'appris le moment juste où il fallait semer, et je sus par expérience que je pouvais chaque année faire deux semailles et recueillir deux moissons.

Pendant que mon blé croissait, je fis une découverte dont je sus bien profiter par la suite. Dès que les pluies furent passées et que le temps commença à se mettre au beau, ce qui arriva vers le mois de novembre, j'allai faire un tour à ma maison de campagne. Après une absence de quelques mois, j'y trouvai les choses dans le même état où je les avais laissées, et même en quelque façon améliorées. Le cercle ou la double haie que j'avais formée était entière; bien plus, les pieux que j'avais faits avec des branches d'arbres coupées dans le voisinage avaient tous poussé et produit de longues branches, comme auraient pu faire des saules, qui repoussent généralement la première année après qu'on les a élagués depuis le tronc jusqu'à la cime; mais je ne saurais comment appeler ces arbres dont les branches m'avaient fourni des pieux. J'étais bien étonné de voir croître ces jeunes plants; je les taillai et les cultivai de façon qu'ils pussent tous venir à un même niveau, s'il était possible. Vous ne sauriez croire combien ils prospérèrent, ni la belle apparence qu'ils présentaient au bout de trois ans, puisque, quoique mon enceinte eût environ vingt-cinq toises de diamètre, ils la couvrirent bientôt tout entière et formèrent enfin un ouvrage si épais qu'on aurait pu loger dessous durant toute la saison sèche.

Ceci me fit résoudre à couper d'autres pieux de la même espèce et à en faire une haie en forme de demi-cercle pour enfermer ma muraille, j'entends celle de ma première demeure, et c'est aussi ce que j'exécutai; car, ayant planté

un double rang de ces pieux, qui devenaient des arbres, à la distance d'environ huit toises de mon ancienne palissade, ils grandirent fort vite, et servirent d'abord de couverture pour mon habitation, et dans la suite même, de rempart et de défense, comme je le raconterai en son lieu.

Je trouvai dès lors qu'on pouvait en général diviser les saisons de l'année, non pas en été et en hiver, comme on fait en Europe, mais en temps de pluie et de sécheresse, qui se succédaient alternativement deux fois par an l'un à l'autre.

J'ai déjà dit que j'avais appris à mes dépens combien les pluies étaient contraires à la santé, et c'est à cause de cela que je faisais toutes mes provisions d'avance, de crainte d'être obligé d'aller dehors pendant les mois pluvieux. Mais il ne faut pas s'imaginer que je fusse oisif dans ma retraite; j'y trouvais assez d'occupations, et je manquais encore d'une infinité de choses dont je ne pouvais me pourvoir que par un rude travail et une occupation continue. Par exemple, je voulus me fabriquer un panier; je m'y pris de plusieurs manières; mais les baguettes que j'employais pour cela étaient si aisées à casser, que je n'en pouvais jamais rien faire. J'eus lieu, dans cette conjoncture, de me savoir bon gré de ce qu'étant encore petit garçon, je m'étais fait un plaisir de fréquenter la boutique d'un vannier qui demeurait dans la ville où mon père demeurait, et de lui voir faire ses ouvrages d'osier: semblable à la plupart des enfants, je lui rendais de petits services; je remarquais soigneusement la manière dont il travaillait; je mettais quelquefois la main à l'oeuvre, et enfin j'avais acquis une pleine connaissance de la méthode ordinaire de cet art. Il ne me manquait donc que des



Je l'emportai chez moi.

matériaux, lorsqu'il me vint dans l'esprit que les petites branches de l'arbre sur lequel j'avais coupé mes pieux qui avaient poussé, pourraient bien être aussi flexibles que celles du saule ou de l'osier d'Angleterre, et je résolus de l'essayer.

Dans ce dessein, je m'en allai le lendemain à ma métairie, ou, comme je l'appelais, à ma maison de campagne, et, ayant coupé quelques rameaux de l'arbre dont je viens de parler, je les trouvai aussi propres que je pouvais le souhaiter à l'usage que j'en voulais faire. Je retournai donc bientôt après avec une hache pour couper une grande quantité de ces petites branches; ce que je n'eus point de peine à faire, parce que l'arbre qui les produit était fort commun dans ce canton. Je les plaçai et les étendis dans mon enclos pour les sécher, et, dès qu'elles furent propres à mettre en oeuvre, je les portai dans ma caverne, où je m'occupai, pendant la saison suivante, à faire de mon mieux un certain nombre de paniers, soit pour transporter de la terre ou autre chose, soit pour serrer du fruit, soit pour d'autres usages, et, quoique je ne les fisse pas dans la dernière perfection, ils étaient pourtant d'assez bon service pour l'usage auquel je les destinais. J'eus soin depuis ce temps-là de ne m'en laisser jamais manquer, et à mesure que les vieux dépérissaient, j'en faisais de nouveaux. Je m'attachai surtout à confectionner quelques paniers forts et profonds, pour serrer mon blé, au lieu de le mettre dans des sacs, pour le temps où je ferais une bonne récolte.

Quand je fus venu à bout de cette difficulté, je mis en mouvement les ressorts de mon imagination pour voir s'il ne serait pas possi-

ble de suppléer au besoin extrême que j'avais de deux choses. D'abord je manquais de vases propres à contenir des choses liquides, n'ayant que deux petits barils dans lesquels il y avait encore actuellement beaucoup de rhum, et quelques bouteilles de verre médiocrement grandes, les unes carrées, les autres rondes, qui contenaient de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs. Je ne possédais pas seulement un pot pour faire cuire la moindre chose, excepté une grosse marmite que j'avais sauvée du vaisseau, mais qui, à raison de sa grandeur, n'était point propre pour y faire du bouillon, ou étuver quelquefois un morceau de viande tout seul. La seconde chose que j'aurais bien voulu avoir était une pipe à fumer du tabac; mais cela me parut impossible pendant quelque temps; cependant à la fin je trouvai une bonne invention pour y suppléer.

Je m'occupais tantôt à planter mon second rang de palissades, tantôt à faire des ouvrages d'osier, et j'allais ainsi voir la fin de mon été, lorsqu'une autre affaire vint me prendre une partie de mon temps, qui m'était si précieuse.

XIV

ROBINSON DEVIENT BON CHARPENTIER ET HABILE CULTIVATEUR

J'ai dit plus haut que j'avais un grand désir de parcourir toute l'île, que je m'étais avancé jusqu'à la source du ruisseau, et que de là j'avais établi ma métairie, et d'où rien ne s'opposait à la vue jusqu'à l'autre côté de l'île et au rivage de la mer. Je voulus traverser jusque-là; je pris donc mon fusil, une hache et mon chien, avec cela une quantité plus qu'ordinaire de plomb et de poudre et deux ou trois grappes de raisin que je mis dans mon sac, et je me mis en chemin. Quand j'eus traversé toute la vallée dont j'ai déjà parlé, je découvris la mer à l'ouest et comme il faisait un temps fort clair, je vis distinctement la terre: je ne pouvais dire si c'était une île ou un continent, mais je voyais qu'elle était très élevée, qu'elle s'étendait de l'ouest à l'ouest-sud-ouest, et ne pouvait pas être éloignée de moins de quinze lieues.

Tout ce qu'il m'était permis de savoir de la situation de cette terre, c'est qu'elle était dans l'Amérique, et suivant tous les calculs que j'avais pu faire, elle devait confiner avec les pays espagnols: il était possible qu'elle fût entièrement habitée par des sauvages qui, si j'y eusse abordé, m'auraient sans doute fait subir un sort plus dur que n'était le mien. J'acquiesçai donc aisément aux dispositions de la Providence, qui règle toutes choses pour le mieux. Cette découverte ne porta aucune atteinte à mon repos; et je me donnai bien garde de me tourmenter l'esprit par des souhaits impuissants.

Outre cela, quand j'eus mûrement considéré la chose, je trouvai que, si cette côte faisait une partie des conquêtes espagnoles, je verrais infailliblement passer et repasser de temps à autre quelques vaisseaux; que si, au contraire, je n'en voyais pas un seul, il fallait que ce fût la côte qui sépare la Nouvelle Grenade du Brésil, et qui est une retraite de sauvages, mais des plus cruels, puisqu'ils sont anthropophages ou mangeurs d'hommes, et qu'ils ne manquent point de massacrer tous ceux qui tombent entre leurs mains.

J'avais tout à loisir en faisant ces réflexions. Ce côté de l'île me parut tout différent du mien; les paysages en étaient beaux, les vallées et les plaines toutes verdoyantes et émaillées de fleurs, les bois hauts et touffus. Je vis quantité de perroquets; j'avoue que j'aurais bien voulu en attraper un pour l'apprivoiser et lui apprendre à parler. Je me donnai bien du mouvement pour cela, et à la fin j'en attrapai un jeune, que j'abattis d'un coup de bâton; mais l'ayant relevé, j'eus soin de le mettre dans mon sein, et à force de le soigner, il se remit et se fortifia si bien, que je l'emportai chez moi. Quelques années s'écoulèrent avant que je pusse le faire parler; mais enfin je lui appris à m'appeler par mon nom d'une façon tout à fait familière: il en résultait par la suite un incident qui n'est au fond qu'une bagatelle, mais qui ne laissera pas de divertir le lecteur, et que je rapporterai en sa place.

Ce voyage me procura beaucoup de plaisir; je trouvai dans les lieux bas des animaux